

Le penser et les pensées *Lucio Russo*

Steiner affirme : « la vraie activité pensante, la perception de la pensée est précédée par une activité telle qu'elle se meut — si vous voulez percevoir la pensée « lion », par exemple, au plus profond du cerveau, les parties de ce dernier se disposent de manière telle qu'elles deviennent des miroirs de la pensée « lion ». Et celui qui fait du cerveau un miroir, c'est vous-mêmes ! Ce que vous percevez enfin comme des pensées, sont des images réfléchies (...) Nous devons examiner ces choses, justement, parce que c'est seulement ainsi que nous apercevons l'activité vraie du penser humain (...) Nous devons donc distinguer deux phases : d'abord le travail de l'élément spirituel et d'âme sur le cerveau ; ensuite la perception, après qu'a été réalisé par l'âme un travail préparatoire sur le cerveau. Chez l'être humain ordinaire, le travail du cerveau reste absolument inconscient, il en perçoit seulement le reflet » (1).

La même chose, dans *La Philosophie de la liberté* est dite ainsi : « À l'essentialité qui opère dans le penser incombe une double tâche : en premier lieu, elle repousse l'organisme humain dans son activité propre, et en second lieu elle en prend la place. En effet, même la première opération, celle de repousser en arrière l'organisme corporel, est une conséquence de l'activité du penser, et précisément, c'est cette partie d'elle qui prépare l'apparition du penser » (des pensées) (2).

Quand nous parlons de « pensée », nous devrions donc considérer que ce substantif peut se référer aussi bien à « l'activité » du penser, qui « repousse en arrière l'organisme corporel » et fait d'une partie du cerveau un miroir, qu'à la réalité des « pensées » (des concepts) qui s'y reflètent.

La « pensée vivante », comme on l'appelle, se réfère donc au *penser*, alors que ce qu'on appelle « la pensée réfléchi » se réfère aux pensées. Le penser, en effet, parce « **qu'activité** » (mouvement), ne peut pas être « réfléchi », tous comme les pensées, parce qu'essences (étoiles fixes), **ne peuvent pas être « vivantes »** [soulignement, D.K.]. « Notre je et notre corps astral — explique justement Steiner — ne possèdent pas la vie, et pourtant ils existent. Le spirituel et l'activité d'âme [*animico, ndt*] n'ont pas besoin de la vie. La vie commence avec le corps éthérique » (3).

Cela signifie que le penser ordinaire diffère du penser imaginaire, non pas parce qu'il est « réfléchi » (et donc privé de force), mais parce qu'il se *meut* de manière différente : il se meut en effet *entre* les concepts, alors que le penser imaginaire rend les concepts *mobiles*.

Ferruccio Pardo écrit (en illustrant la « réforme de la dialectique hégélienne » de Giovanni Gentile) : dans la dialectique de Hegel, « il n'y a plus la pensée qui opère, il n'y a plus le sujet pensant ; il y a seulement le « pensé », sur lequel on ne sait pas par qui est exécutée l'opération mentale (...) La pensée dialectique ne doit pas être comprise comme processus de catégories « pensées », mais comme processus de la « pensée en acte », comme processus, donc, du sujet transcendantal s'étant réalisé en tant qu'activité de pensée » (4).

Ce qui veut dire, dans nos termes, que dans le processus logico-dialectique, ce ne sont pas les concepts (les « catégories ») à se mouvoir, mais c'est le Je (le « sujet transcendantal) à mouvoir au moyen du penser la « pensée en acte ».

(Il doit être dit, cependant, que si la logique de Hegel, apparaît à Gentile, une logique de pensées privée du penser, celle de Gentile nous apparaît, à nous, une logique du penser privée des pensées. Pour Steiner en effet, le penser « perçoit » les pensées, alors que pour Gentile, il les « crée ». Il doit être noté aussi que Gentile appelle « pensées [attention, participe passé féminin pluriel, *ndt*] » les catégories, alors que nous appelons « pensées [attention, participe passé féminin pluriel, *ndt*] » les représentations.)

Le fait est que le penser ordinaire, lié (physiquement) au tracé neurosensoriel (fractionné par les intervalles synaptiques), relie entre eux, avec un *mouvement discret* les concepts, alors que le penser imaginaire, lié (éthériquement) au sang (5), fait éclore/naître (devenir), avec un *mouvement continu*, un concept de l'autre. (Dans la vie normale, explique Steiner, « les effets qui se transmettent, au travers du nerf, s'inscrivent dans le sang, à savoir dans l'instrument du je, presque comme sur un *tableau noir* » ; on peut cependant « séparer, pour ainsi dire, le propre système sanguin du système nerveux (...) au moyen de processus de concentration intérieure, en faisant ainsi refluer dans le système nerveux ce qui (pour nous exprimer par une image) aurait afflué dans le je » (6).)

Steiner observe (en parlant de la logique de Hegel) : « Pour sortir de l'immobilisme [*de la logique binaire de matrice aristotélicienne — nda*] nous devons avoir la possibilité de faire émerger les concepts l'un de l'autre » ; nous devons nous rendre compte « que chaque concept contient quelque chose de plus que ce qu'il est en tant que concept, exactement comme la graine de la plante contient déjà toute la plante qui apparaîtra ensuite » (7).

(Ailleurs, nous avons écrit : « Chaque processus de métamorphose est caractérisé par le fait d'être soit *continu* (dans le temps), soit *discontinu* (dans l'espace) : à savoir, de présenter, à la fois, une *continuité intérieure* et une *discontinuité extérieure*. Que l'on pense, par exemple, à la chenille, à la chrysalide et au

papillon et qu'on se demande : entre ces trois êtres, y a-t-il seulement une discontinuité visible, ou y a-t-il aussi une continuité invisible [à partir du moment, pour le dire avec les nombres, que ce n'est pas l'1+1 à réaliser le 2, et le 2+1 à réaliser le 3, mais que c'est l'1 à se transformer, à son gré, d'abord dans le 2 et ensuite dans le 3 ? » (8).

En somme, quand le penser (lequel, s'il n'était pas vivant, ne pénétrerait pas le moindre raisonnement) se meut sur le plan physique (du nerf) montre une marche discrète (digitale), qui convient à la logique de l'espace (inorganique) et aux exigences (scientifico-naturelles) de la première phase de développement de l'âme consciente ; quand il se meut, à l'inverse, sur le plan éthérique (du sang), montre une marche continue (analogique), qui convient à la logique du temps (organique) et aux exigences (scientifico-spirituelles) de la seconde phase de développement de l'âme de conscience (9).

(Même les êtres humains, du reste, se meuvent différemment selon l'élément dans lequel ils se trouvent : sur la Terre, ils marchent, dans l'eau ils nagent.)

Le siège des pensées (des concepts, des idées ou des catégories) est au-delà du seuil qui sépare la réalité physico-éthérique de celle d'âme et d'esprit. Quand les pensées se reflètent (en deçà du seuil) dans le corps éthérique, on a les imaginations vivantes, et quand elles se reflètent dans le corps physique, on a les représentations mortes.

En général nous avons *seulement* conscience du mouvement discret du penser (celui de la logique analytique) et des pensées réfléchies (abstraites).

En faisant nôtre l'impulsion de Michel, nous pouvons cependant libérer le mouvement du penser de la camisole de force (ahrimanienne) qui le ligote (unilatéralement) aux sens et à l'espace, en lui permettant ainsi d'entrer en syntonie avec le fluier de la vie et du temps.

C'est seulement grâce à ce mouvement supérieur que nous pourrions ensuite traverser (de manière scientifico-spirituelle, et non pas en rêvant ou en mystique) le seuil, et accéder de manière inspirée à la réalité platonique ou sophianique du monde des concepts ou des idées.

(Steiner dit de la « conscience inspirée » : quand « s'instaure la conscience vide (...) alors on sent comment s'évanouit en nous la pensée vivante, comment, pour ainsi dire, se fonde le penser qui jusqu'alors nous avions produit avec nos efforts ; en compensation, cependant, on se sent étrangement vivifiés par des pensées qui affluent en nous comme depuis des mondes inconnus, qui existent pour nous » (10).

Lucio Russo

Rome, 10 novembre 2013.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Notes :

- 1) R. Steiner : *Pensée humaine — pensée cosmique* — Estrella de Oriente, Trente 2004, pp.64-65.
- 2) R. Steiner : *La philosophie de la liberté* — Antroposofica, Milan 1966, p.124.
- 3) R. Steiner : *Sièges des Mystères au Moyen-Âge* — Antroposofica, Milan 1984, p.21.
- 4) F. Pardo : *La philosophie de Giovanni Gentile* — Sansoni, Florence 1972, p.150.
- 5) R. Steiner : *L'éthérisation du sang. L'intervention du Christ éthérique dans l'évolution de la Terre*, dans *Le christianisme ésotérique et la conduite spirituelle de l'humanité* — Antroposofica, Milan 2010.
- 6) R. Steiner : *Une physiologie occulte* — Antroposofica, Milan 1981, pp.40 & 42.
- 7) R. Steiner : *L'élaboration des concepts et le système des catégories de Hegel* — conférence ; Berlin 13.11.1908.
- 8) L. Russo : *Serge Prokofiev et la Philosophie de la liberté*, 18 octobre 2007 [Traduit en français sur le site de l'IDCCH.be, ndt).
- 9) Dire que la pensée ordinaire se meut de manière discrète entre les concepts, cela revient à dire qu'elle se meut, par exemple, entre le concept A et le concept B, et que ce sont ces deux concepts qui délimitent un segment de son parcours. Eh bien, à cet expédient, pourrait-on recourir si l'on voulait faire accroire que le penser ordinaire fût déjà continu, et qu'il ne fût donc pas nécessaire de monter de niveau et de développer le penser imaginaire ? C'est la marche digitale du penser ordinaire, comme une marche analogique. C'est ce que fait le philosophe américain de l'intelligence Douglas Hofstadter, au côté du psychologue expérimental français Emmanuel Sander, dans son *L'analogie. Cœur de la pensée*. Dans une interview accordée à Daniel Zappalà (intitulée : *Analogique, à savoir intelligente*) — *Avvenire*, 7 novembre 2013), Sander, en opposition « avec la tradition des catégories aristotéliennes » qui « segmentent » le monde, affirme en effet « que les catégories ne sont pas des étagères, mais des structures psychologiques dynamiques (« constructions mentales ») et évolutives qui peuvent s'affiner toute la vie durant » et que « l'être humain aborde le monde et ce qui l'entoure grâce à des comparaisons mentales, en cherchant dans son propre cerveau les situations les plus semblables à celles vécues à un moment donné ». « À partir de l'expérience immédiate de sa propre mère — exemplifie-t-il — l'enfant apprend rapidement par analogie le concept plus général de « maman », jusqu'à aborder, avec une analogie plus raffinée, vers celui encore plus étendu de « mère ». Cela est vrai pour tous les concepts » ;
- 10) R. Steiner : *Le développement occulte de l'être humain dans ses quatre composantes* — Antroposofica, Milan 1986, p.70.